

Lorsque Eschyle nous blesse, il a son apologie dans les souvenirs des mœurs qui avaient existé. Mais ce qui nous choque dans Euripide, n'est conforme aux mœurs d'aucune nation. Hécube décrivant les caresses que Casandre, sa fille, esclave d'Agamemnon, prodigue à ce destructeur de Troie (1), Admète reprochant à son père, avec une dureté ignoble, de ne pas vouloir mourir à sa place (2), sont des choses inexcusables, soit comme peinture de la nature, soit comme peinture des mœurs.

L'on croirait que, plus les auteurs se proposent de plaire au public, plus ils doivent perfectionner l'ensemble de leurs ouvrages : cela n'est pas. Lorsque leur but unique est de faire effet, ils ne travaillent, pour ainsi dire, qu'à bâtons rompus, et ne soignent que les parties les plus propres à captiver immédiatement la foule. Mauvais calcul ! Pour dominer la multitude d'une manière durable, en littérature, comme en politique, le secret le plus sûr est fréquemment de la dédaigner.

(1) Hécube, 814-832.

(2) Alceste, 629-670.

De même que dans les poèmes de nos jours, le plan est sacrifié aux épisodes et aux descriptions ; de même, dans les tragédies d'Euripide, le fond est sacrifié aux accessoires. Les expositions sont presque toujours misérables. Je n'excepte guère que celle d'Andromaque qui, d'un autre côté, est l'une des tragédies les plus faibles de cet écrivain. Mais l'exposition est claire et naturelle, et fait connaître, dès les premiers vers, ce que les divers caractères doivent amener. Les chœurs ne tiennent que faiblement au sujet. Aussi dirait-on que le poète l'a senti. Euripide leur témoigne plus de défiance que Sophocle. Tantôt les interlocuteurs les menacent de la mort, s'ils les trahissent, tantôt ils leur font mille promesses, pour les engager au silence. Sophocle ne prend pas de telles précautions, parce que ses chœurs sont partie intégrante de ses pièces. Euripide, au contraire, se met, sans le savoir, sans cesse en garde contre eux, parce que ce sont des intrus, qui ne paraissent sur le théâtre que pour déclamer (1).

(1) Sophocle ne tombe dans ce défaut qu'une seule

Si c'était ici le lieu de prouver combien Euripide s'écarte du vrai caractère de l'antiquité, nous nous bornerions à citer quelques traits de sa pièce du Cyclope. Cette pièce est un assemblage d'impiétés, d'indécences, de plaisanteries spirituelles et d'une immoralité révoltante (1). C'est en quelque sorte la Jeanne d'Arc des Grecs, et c'est une nouvelle conformité d'Euripide avec Voltaire.

Les défauts d'Euripide n'inspirent donc point cet intérêt de curiosité qui nous soutient dans la lecture des auteurs anciens, dont les imperfections mêmes sont instructives, parce qu'elles portent l'empreinte de leur siècle et de leur pays. Les défauts d'Euripide sont choquants, comme ceux d'un auteur moderne.

Cependant c'est peut-être pour cette raison même, que nous jugeons Euripide plus favorablement qu'il ne paraît l'avoir été de son temps. Comme il arrive souvent dans le monde, c'est

---

fois, c'est lorsque, dans l'OEdipe roi, le chœur demande dans un hymne, d'ailleurs très-beau, quel dieu a donné le jour à OEdipe, puisqu'il n'est pas le fils de Polybe, tandis que dès-lors tout démontre qu'il est celui de Laïus.

(1) V. surtout vers 315-345.

un vice de plus qui lui vaut notre indulgence. De tous les tragiques grecs, c'est le moins national, et, par conséquent, le plus analogue à nos idées.

Avec du talent, de l'esprit, de la mobilité, de l'instruction, de la verve, on peut égaler Euripide. Mais on mettrait ensemble tous les écrivains qui ont existé depuis la renaissance des lettres et probablement tous ceux qui existeront, on ne produirait pas un Sophocle. Nous ne voulons point dire, comme quelques écrivains du jour le prétendent, que l'espèce humaine se détériore : mais les circonstances des modernes ne créent point en eux ce sentiment exquis de la beauté idéale, dont le climat, les institutions, la religion de la Grèce remplissaient tous ses habitants. Nos langues sont plus imparfaites, notre ordre social plus positif, nos calculs plus resserrés, notre existence à la fois plus monotone dans sa marche et plus agitée dans son égoïsme : toute notre nature, en un mot, est moins poétique. Assurément, ce n'est pas un mal ; les Grecs devaient en partie leur poésie à leur loisir, leur loisir à l'esclavage, qui refoulait sur

une race proscrite et dégradée les travaux mécaniques. Nous aimons mieux avoir moins de poètes, et n'avoir plus d'esclaves.

Le lecteur nous pardonnera cette digression sur Euripide, s'il réfléchit qu'elle était indispensable, pour expliquer la confusion qui règne dans ses ouvrages, relativement aux opinions religieuses; il parcourt tout le cercle de ces opinions, les mêle, les amalgame, sans égard pour la vérité du costume, ou pour l'unité des caractères. Si nous ne possédions, pour concevoir l'antiquité, que les tragédies d'Euripide, il serait impossible de nous faire jour dans un pareil chaos.

Ce poète est inexact, dans les petites comme dans les grandes choses. Il prête à tous les peuples et à tous les siècles les usages de ses contemporains et de ses compatriotes. Pour en prendre un exemple au hasard, il fait dire à Médée, qu'une femme qui veut avoir un époux, doit lui apporter en dot des trésors considérables (1). C'était la coutume athénienne du temps d'Euripide; mais dans les âges héroïques,

(1) Médée, 215-224.

et par conséquent du temps de Médée, les maris n'obtenaient leurs épouses que par de magnifiques présents. Dans sa tragédie de Rhésus, la catastrophe se rattache à la présomption d'Hector (3). Or, Hector, dans l'Iliade, n'est rien moins que présomptueux.

Sophocle change aussi quelquefois le caractère des anciens héros; mais c'est pour l'améliorer et pour l'ennoblir. Thésée, dans OEdipe à Colone, parle de lui-même avec une réserve, une modestie bien opposée aux fanfaronnades des héros d'Homère. Euripide, trouvant dans Homère un caractère noble et soutenu, n'a pas su rester fidèle à ce caractère. Ce que Sophocle a fait en bien, Euripide l'a fait en mal.

Il est donc, comme nous l'avons dit en commençant ce chapitre, un garant très-peu sûr de l'état réel de la religion grecque, au mo-

(1) Plusieurs critiques prétendent que Rhésus n'est pas d'Euripide. Mais cette tragédie, si elle n'est pas de lui, est certainement de son école. Elle a les mêmes défauts que les siennes, quelques-unes de ses beautés, et elle est composée d'après les mêmes principes.

ment où il composait ses nombreuses tragédies. En les analysant toutefois avec attention, l'on peut y remarquer, à travers les inconséquences et les inexactitudes du poète, des preuves incontestables des progrès de cette religion. « Je croirais les dieux insensés, dit Clytemnestre, si j'osais les implorer pour un assassin. Quelle prière oserait adresser aux immortels le meurtrier de ses enfants (1)? » Voilà donc l'efficacité des prières subordonnée à la valeur morale des actions. Lorsque Héléne veut se justifier de son adultère, en le rejetant sur la destinée et sur la toute-puissance que Vénus exerce sur les dieux mêmes, Hécube l'accuse de calomnie : « Les dieux, lui répond-elle, ne sont point les auteurs de tes égarements; ils ne t'en ont point donné le pernicieux exemple. La divinité qui t'a séduite, c'est ton cœur perfide et ta passion insensée (2). » C'est presque la réponse de Socrate à Eutyphron, quand ce dernier se justifie d'avoir été l'accusateur de son père, en disant que Jupiter a châtié Saturne.

(1) Iphig. en Aul., 1185-1190.

(2) Troy., 971-982.

La raison lutte de la sorte à chaque instant contre les fables antiques. Hercule repousse toutes les traditions désavantageuses aux dieux (1). Euripide les rappelle cependant; mais ce n'est point par respect, c'est par hostilité: « Phébus t'a commandé le meurtre, dit Ménélas à Oreste, tu comptais sur son assistance. Il tarde maintenant, suivant la coutume de ceux qu'on nomme les immortels (2). » Apollon, que Pyrrhus a offensé, le fait périr à Delphes; et le messenger qui raconte cet événement observe que le dieu s'est souvenu d'une ancienne querelle, et s'en est vengé comme un méchant homme. « Pouvons-nous, ajoutet-il, le regarder, après cette action, comme juste ou sage (3)? » « O dieux! s'écrie Hécube, j'invoque, il est vrai, de perfides auxiliaires; mais c'est une ombre d'espérance que de prier les immortels, quand le malheur nous atteint (4). » Polynice demande à Junon, Étéocle

(1) Herc. fur., 1341-1346.

(2) Oreste, 419-420.

(3) Androm. 1161-1165.

(4) Troy. 469-471.

à Minerve l'affreux succès de tuer un frère (1). Le cœur de Jupiter est plein d'envie contre Rhésus (2), et dans Oreste cette même envie s'acharne impitoyablement sur tous les heureux (3).

Mais ces réminiscences ne sont point un pas rétrograde vers la croyance, c'est un pas en avant vers l'irréligion. Les ouvrages d'Euripide sont les premiers où l'incrédulité ait revêtu des formes publiques et populaires. Et de même qu'Eschyle nous montre la lutte des fables et de la morale dans le polythéisme primitif, Euripide nous présente la lutte du polythéisme devenu moral et de l'incrédulité. Dans les Phéniciennes, il prête des paroles impies au caractère le plus vertueux de la pièce, celui d'Antigone (4). Sophocle n'aurait jamais commis cette faute.

Les trois Électres des tragiques marquent assez bien les trois époques. On voit dans

(1) Phénic. 1374-1385.

(2) Rhésus 456-458.

(3) Orest. 340.344.

(4) Phen. 1717-1718.

celle d'Eschyle (1), la fatalité dominant la religion; dans celle de Sophocle, la morale alliée à elle; dans celle d'Euripide, cette morale servant d'argument contraire.

Résumons-nous en peu de mots: Euripide confond, comme Hésiode, des doctrines de dates différentes, mais pour une raison opposée. Hésiode s'était trouvé entre deux époques de la croyance de son pays. Euripide écrivait, lorsque cette croyance marchait vers sa chute. En conséquence, le premier puisait indistinctement, dans les opinions qui n'étaient pas encore détruites, dans celles qui n'étaient pas encore établies; le second se servait avec indifférence de toutes ces opinions, parce que toutes se décrédaient également.

(1) Nommée autrement les Coéphores.